

HISTO – MONS



La lettre de l'association historique de Mons-en-Barœul



Lettre trimestrielle n° 42 - octobre 2012

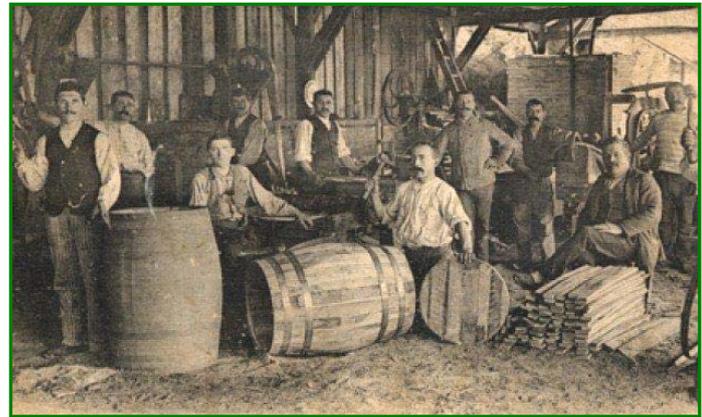
Chers adhérents,

ACTIVITES

Ce trimestre estival a été une nouvelle fois riche en activités. Les dimanches de juillet et d'août, l'Association a proposé une visite « découverte » des activités d'antan dans les rues monsoises. Les « anciens » ont retrouvé avec parfois un peu de nostalgie, l'emplacement de la boulangerie de leur enfance, dans laquelle avec quelques pièces ils recevaient des friandises, la boucherie où une tête de veau garnissait le comptoir, le cordonnier qui remettait leurs bottines à neuf... mais aussi, les entreprises qui employaient leurs parents, leurs voisins...

Vous trouverez toutes ces anciennes activités dans le livret illustré de photos anciennes disponible à l'Association au prix de 5 euros. (52 pages).

Les élèves de l'école Hélène Boucher, ont travaillé toute l'année, sur les panneaux d'exposition créés pour les Journées Européennes de 2011. Leur travail a été présenté à Créa'Livres puis dans les Foyers-Logements de nos aînés.



La gendarmerie de Villeneuve d'Ascq nous a offert une superbe médaille en remerciements de leur visite guidée du Fort. Le 21 Septembre, les résidents des Mille Roses et des Cèdres ont à leur tour découvert ce site.

Le 29 Septembre, nous avons reçu Bernard Shaeffer, auteur régional ; il nous a conté l'histoire des « Femmes du Nord » devenues célèbres mais restées humbles. Des dédicaces ont été apposées sur les ouvrages de chacun des auditeurs.



AGENDA

Le dimanche 11 Novembre de 9h à 17h30, l'Association sera présente à la Bourse des Collectionneurs, salle des Fêtes du Fort.

Visites guidées du Fort, les 1ers dimanches du mois de 10h à midi, sans réservation, accès libre et gratuit.

Bien cordialement, Annie Beaurenaud
Présidente de l'Association Historique de Mons-en-Barœul

De Florence à Mons-en-Barœul

Les pérégrinations de Sainte Catherine

Par un beau matin du XXe siècle finissant, dans les couloirs de la mairie de Mons, Jean-Paul Le Corre héla le conseiller délégué à la communication. Ce haut fonctionnaire municipal, passionné de beaux-arts, est aujourd'hui retiré dans sa Bretagne natale. Il était alors secrétaire général de Mons et nous partagions le même goût pour la peinture. « Venez voir, M. Caudron. Vous aurez une sacrée surprise ! »



Nous gagnons aussitôt le sous-sol de l'hôtel de ville, abritant tout ce qu'on n'a pu mettre ailleurs lors du déménagement de 1976. L'endroit nous réserve un impressionnant sujet d'étonnement : une vaste peinture à l'huile d'excellente facture, d'un mètre soixante-dix de côté, est entourée d'un épais cadre doré. Alain Plateaux, conseiller de la commission diocésaine d'art sacré, placé tout de suite dans la confidence, s'exclamera : « À lui seul, ce cadre vaut une fortune ! »

L'expression, sans doute exagérée, traduit la stupéfaction des quelques privilégiés qui découvrent ce joyau curieusement inconnu des Monsois. Nos recherches permettent de rassembler quelques indices. Les archives municipales révèlent que le tableau a été légué à la ville par l'un de ses habitants, le commandant Jules Leclercq, militaire de carrière, venu finir ses jours dans sa maison de la rue Désiré-Courcot en 1934. Mais l'œuvre n'était-elle pas plus ancienne ?

Pour Alain Plateaux, il n'y a pas de doute : l'objet a été confectionné, d'après sa texture, au XIXe siècle. Bien que sans signature, il s'agit sûrement là d'une copie, d'un « exercice d'école », accompli par un lauréat du Prix de Rome.

Contrairement à ce que l'on craignait, l'identification du sujet ne sera pas très difficile. Au départ, il semble acquis que le personnage central représente sainte Marie-Madeleine, mais il paraît impensable que celle-ci puisse figurer sans le vase de parfums sacrés dont elle était réputée, dans les milieux artistiques, ne jamais se séparer. En fait, il est vite établi que l'original dont le tableau devenu monsois donne la copie s'intitule « Le mariage mystique de Sainte Catherine ». Ce tableau est dû au grand artiste italien Paolo Caliari, dit « il Véronèse », né à Vérone et mort en 1588 à Venise où il fut l'un des maîtres de l'école picturale.

En tout bien tout honneur

L'original, toujours visible au musée Fabre de Montpellier, est de dimensions légèrement inférieures à celles de la copie. C'est en 1837 que le baron François-Xavier Fabre fit don de cette œuvre du XVI^e siècle au musée languedocien qui porte aujourd'hui son nom. Mécène, grand collectionneur et lui-même artiste, il avait, par reconnaissance pour les Italiens, décliné la demande de l'empereur Napoléon 1^{er} qui voulait l'incorporer dans le groupe chargé de choisir des œuvres à emporter en France. Refusant de participer au pillage officiel, il acheta de ses deniers le Véronèse appartenant à un marquis florentin.

Plus tard, en 1969, la copie monsoise, sans être pour autant mise en valeur, attira l'attention puisqu'elle fut portée à ce moment, avec un titre approximatif - « La Madeleine aux pieds de l'Enfant Jésus » -, sur l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques, en même temps qu'une toile d'après Rubens et plusieurs autres objets conservés à l'église Saint-Pierre de Mons-en-Barœul.

Une fois le legs du commandant Leclercq retrouvé, il ne pouvait plus être question de le dissimuler. Mais où l'exposer ? Le sujet était d'une nature trop religieuse pour l'accrocher dans un lieu public au mépris d'une saine laïcité. Les murs de l'église Saint-Pierre semblaient convenir. Pourtant, après réflexion, avec l'accord de l'abbé Jean Coquet, alors curé, et de Marc Wolf, maire de la commune, il fut décidé que seule l'église Saint Jean Bosco offrait un espace suffisant pour accueillir ce volumineux cadeau. Celui-ci, toujours bien de la ville, est déposé dans le sanctuaire du Nouveau Mons à la suite d'une convention signée à la fois par la commune et par l'Association diocésaine à qui appartient cette église, construite après la séparation de 1905.

C'est en avril 1998 que Sainte Catherine s'est installée dans le Bas de Mons, après la cure de rajeunissement qu'imposaient la fatigue des couleurs et quelques égratignures. Comme pour la restauration de l'orgue de Saint-Pierre, les frais (1 600 francs) ne furent nullement prélevés sur les ressources communales, mais supportés par la « caisse des élus » où ceux-ci, bénévoles, versaient leurs indemnités. Les travaux sur un objet « classé » étaient nécessairement confiés à un spécialiste. Le conservateur départemental des Antiquités et Objets d'art avait communiqué plusieurs noms de restaurateurs habituels de l'Etat ou des collectivités publiques et nous avons fait jouer la concurrence. C'est ainsi que la mission fut confiée à Mme Nathalie Lévy, qui était alors établie à Bruxelles. Elle remplit une tâche remarquable, apportant à l'œuvre, en particulier aux riches drapés, une seconde jeunesse.

Faut-il déplacer le tableau ?

Sainte Catherine est-elle là pour l'éternité en compagnie de l'Enfant Jésus, de la Vierge et de saint Joseph ? On ne voit pas ce qui pourrait troubler cette scène chaleureuse. Toutefois, les paroissiens ne sont pas unanimes. Certains la considèrent d'un style trop classique au cœur d'une architecture bien jeune encore, et jugent surtout dépareillé l'éclat de l'encadrement dans cet édifice au dépouillement moderne.

L'idée est venue de déplacer le tableau et de l'installer non plus près du chœur où il trône aujourd'hui, mais à proximité de l'entrée où il constituerait avec les fonts baptismaux une des pièces majeures d'un lieu propice au recueillement. Ce débat pacifique a été ouvert récemment en séance du conseil paroissial, présidé par le curé-doyen, le père Ivan Pagniez. Les avis sont partagés.

UN BIENFAITEUR TOMBÉ DANS L'OUBLI...

Par testament olographe du 30.07.1933 déposé chez Maître Etienne Fontaine, notaire à Lille,

« Monsieur le Commandant Leclercq, en retraite, 41, rue Désiré-Courcot à Mons-en-Barœul, fait don à la commune de deux peintures à l'huile, l'une, reproduction du mariage mystique de Sainte-Catherine, d'après Titien (*en réalité il s'agit d'une copie de Véronèse*), l'autre représentant le donateur en uniforme de chef de bataillon ; de deux potiches chinoises antiques, une console d'Aubusson, enfin, d'une magnifique garniture de cheminée en bronze (pendule et deux candélabres) de l'époque de Louis XV, de grande valeur. ». Le conseil municipal, à l'unanimité, dans sa séance du 3 juillet 1934, sous le mandat d'Emile De Goedt, délibère ainsi :

« Considérant que les objets compris dans ce legs ont une très grande valeur artistique et qu'ils vont contribuer à l'embellissement des salles de réception de l'hôtel de ville.

« Que ce don n'est accompagné d'aucune charge ; qu'il n'a fait l'objet d'aucune réclamation,

« Déclare l'accepter définitivement et rend un hommage reconnaissant à la mémoire du généreux donateur. ». Ce legs avait été soumis préalablement à l'autorisation administrative de la Préfecture, et avait fait l'objet d'un affichage réglementaire de mars à avril 1934.



M. Paul Delemar, conseiller municipal, propose de donner le nom d'une rue ou une place publique au bienfaiteur. Le conseil s'associe à cette proposition qui est retenue, mais dont l'application est ajournée, M. le maire ayant fait observer qu'il n'était possible d'accorder ces hommages publics qu'à titre posthume.

Dans la rue Désiré-Courcot, M. Leclercq habitait l'une des 12 maisons, propriétés de la famille d'industriels Lehembre de Croix et Douai. Le n° 41, maison de gauche, se situe en limite de la rue Chanzy à Lille, les deux maisons étant identiques et signées de l'architecte Gabriel Pagnerre.

Qui était le Commandant Jules-Adrien-Noël Leclercq ?

Son acte de naissance nous informe qu'il est né le 20 août 1852 à Montreuil-sur-Mer, de Louis Leclercq, agent voyer principal et de Marie Salomez. Engagé comme simple soldat le 13 février 1873 à Arras, il gravit tous les échelons de la hiérarchie militaire. De 1881 à 1888, il combat en Tunisie. Le 30 décembre 1890, il est promu capitaine au 22^{ème} bataillon de chasseurs à pied. Il reçoit la médaille de la Légion d'Honneur à Albertville le 15 janvier 1895. A son décès il était chef de bataillon en retraite. Marié à Marie Rubin le 16 octobre 1894, celle-ci probablement originaire de Savoie, sans enfant, ses seuls héritiers étaient une sœur et une nièce qui demeuraient respectivement en région parisienne et à Calais.

Quant à la famille de son épouse, il semble que Jules Leclercq n'avait plus de contact, puisque son beau-frère Rubin, ancien maire de Bellecombe (Savoie), s'inquiète en 1919 auprès de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur de savoir si Jules Leclercq est toujours en vie. Il est même question que ce dernier aurait été tué au front durant la première guerre mondiale ... D'après des versements de pension, Jules Leclercq a dû s'installer à Mons-en-Barœul vers 1913. Il y décède le 8 janvier 1934. Aucune voie ne portera son nom dans notre commune ...

Association Historique de Mons-en-Barœul

Texte Annie Delatte-Regolle

Documentation : PV délibérations municipales de Mons-en-Barœul - ADN P 33/954 ; 1 Z 74102 - base Léonore LH/1532/76

UNE FAMILLE DE COMMERCANTS

Les anciens Monsois se souviennent certainement du café-tabac Hallez qui faisait l'angle de la rue de l'Abbé de l'Épée et de ce que l'on appelait la « grand'route ». Ce commerce, tenu longtemps par André Hallez, était incontournable pour les nombreux fumeurs de l'époque. Il était l'unique débit de tabacs du Haut de Mons, situé entre le Pont du Lion d'Or et le Petit Wasquehal. Jusqu'à sa retraite, le propriétaire avait conservé le mobilier et le cadre des années 30. Les portes battantes qui séparaient le débit de tabac et le café, assuraient une certaine tranquillité aux consommateurs. Ces habitués fréquentaient peu les autres estaminets de la commune. Cet établissement a été repris sous l'enseigne « Le Saint-Claude ».



André Hallez fut le dernier porteur du nom à exercer une activité commerciale dans notre commune. Il était le fils de Jules Hallez, et petit-fils de Pierre Hallez, tous deux nés à Mons respectivement en 1821 et 1858, marchands de tissus.



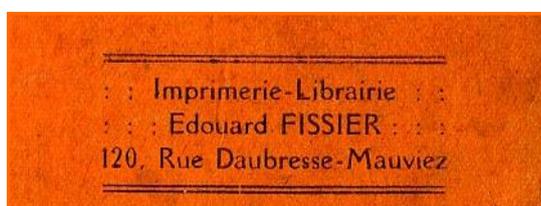
Sur cette carte postale, de la route de Roubaix, nous voyons au premier plan, à l'angle de la rue de l'Abbé de l'Épée au n° 122 une double vitrine présentant un ensemble de broderies, napperons.

Au-dessus de la porte d'entrée se trouve l'indication du nom de l'exploitant « Hallez ».

Le commerce de mercerie, tissus et

épicerie sera tenu par Jules Hallez cité ci-dessus. Il décède en 1904, et c'est son épouse Elisa Barge originaire de Fives qui continuera l'exploitation du magasin, pour les activités « étoffes », « couleurs », « épicerie », jusqu'à son décès en 1915.

A l'angle opposé, au numéro 120 se trouve un commerce d'imprimerie au nom de Pottier-Hallez, exploité ensuite jusqu'en 1925 par M. Edouard Fissier avant de devenir un café tenu par Mme Hélène Verwaerde. L'imprimerie Pottier-Hallez déménagera au n° 118. Dans les années 60, pour la transformation de l'établissement, les deux immeubles ne feront plus qu'un seul.



Vers 1920, quatre des enfants du couple Hallez-Barge seront commerçants sur un minuscule périmètre : André, Anne-Marie, Marcel et Hélène épouse Louis Pottier.

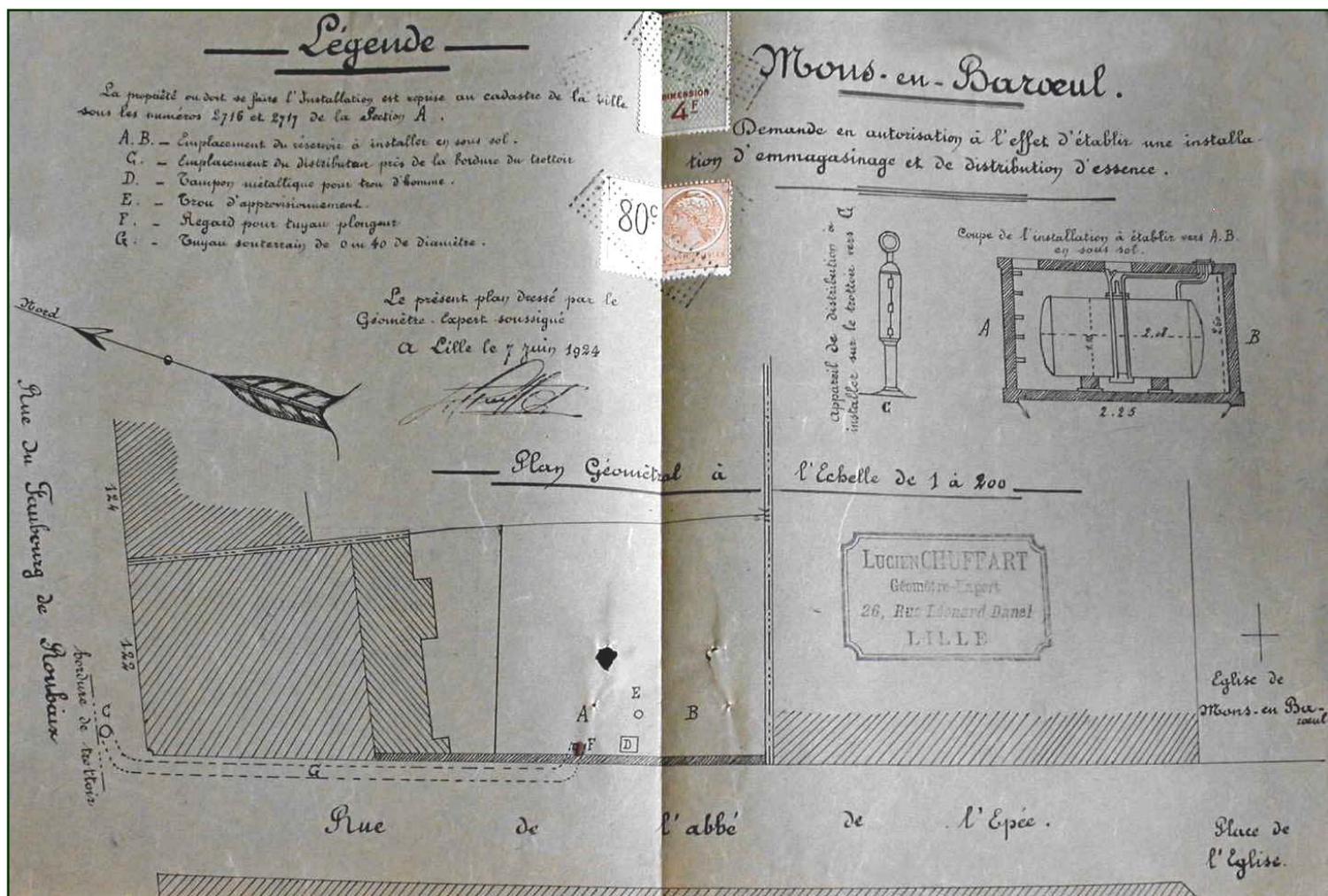
UNE POMPE A ESSENCE MONSOISE



Cette photo de l'actuelle rue de Gaulle a été prise entre 1924 et 1931. Seul le débit de tabac existe encore. Sur cette vue, deux symboles : au fond, témoin d'une époque bientôt révolue, la charrette à bras, appelée aussi baladeuse, du marchand de légumes Leseutte ; face à la boucherie tenue longtemps par la famille Stien, la 5 cv Citroën dite "trèfle", une des vedettes du paysage automobile de l'époque. Tout à côté juste une entrée avec un petit panneau blanc, annonçant « coiffure pour dames », salon du n° 114 bis tenu par Mme Sidonie Dequeker. Les panneaux publicitaires de la rue de l'Abbé de l'Epée font de la réclame pour les petits beurre « LU Lefevre-Utile » et le bouillon « Kub Maggi ».

Ce qui pourrait paraître le plus insolite pour les jeunes générations, c'est cette pompe à essence face à un magasin d'alimentation. Au début du 20e siècle, c'est avec des bidons de 5 litres et un entonnoir que les droguistes ou les garagistes remplissaient le réservoir des automobiles. Avec le progrès, c'est une pompe que l'on va installer sur des fûts de 200 litres, eux-mêmes posés sur un chariot que d'aucuns surnommeront "char romain". L'avenir évident de la voiture va faire progresser les systèmes de distribution. Le matériel se modernise. La simplicité de son utilisation va inciter des cabaretiers, épiciers et autres commerces à s'équiper de ces engins, en quoi ils voient une source de recette supplémentaire.

C'est ainsi qu'en 1924, Monsieur Marcel Hallez, épicier, obtient l'autorisation d'installer une réserve souterraine de 3000 litres rue de l'Abbé de l'Epée et une pompe à essence de type GEX, devant son magasin rue Daubresse-Mauviez.



En 1928, M. Pottier-Hallez, épicier, s'étant rendu acquéreur de ce fonds, réitère la demande d'autorisation pour l'exploitation d'une pompe à essence. Il en est de même en 1930, lorsque ce fonds est de nouveau cédé et repris par M. Raymond Remmerie, puis en 1931 par Mme Hélène Bruneel, veuve Lecaille et quelques mois plus tard par M. Maurice Tobi.

Ce sera certainement une des premières pompes modernes installées à Mons-en-Barœul. Le mécanisme de ces appareils était surmonté de 2 flacons de 5 litres; quand un flacon se vidait, un autre se remplissait, d'où leur nom de bijaugeur. Le tout était enfermé dans une sorte de coffre sur les portes duquel, le fournisseur, dans le cas présent, la compagnie Shell-Moto-Naphta, affichait ses enseignes. La pompe était encore actionnée manuellement. Il faudra attendre le milieu des années 30 pour que l'électricité remplace peu à peu l'huile de coude.

Dans les années 60, ces appareils, comme les commerces de proximité, vont disparaître. Les compagnies pétrolières vont rivaliser pour implanter un peu partout des stations-services. Mais, curieusement, alors que le parc automobile ne cesse d'augmenter, ces mêmes stations vont disparaître à leur tour. Sur le territoire de Mons-en-Barœul, il ne reste que deux points de distribution : l'un sur la VRU, (Voie Rapide Urbaine) à hauteur de la rue de Paris, et l'autre entre deux supermarchés, rue Franklin. Cette dernière est une station, mais le service à la pompe y est inexistant.

Association Historique de Mons-en-Barœul
 Texte René Desmytter
 Photos et documentation, cartes postales éditions Pottier-Hallez, ADN M417 15165, recensements de population, annuaires Ravet-Anceau
 Concours de Francis Clabaux, Jean Hallez, Simonne Lemaitre-Delava, Monique Masquelier

Les journées du patrimoine, 15 et 16 septembre 2012

Du fort Macdonald au fort de Mons,
plus d'un siècle d'histoire

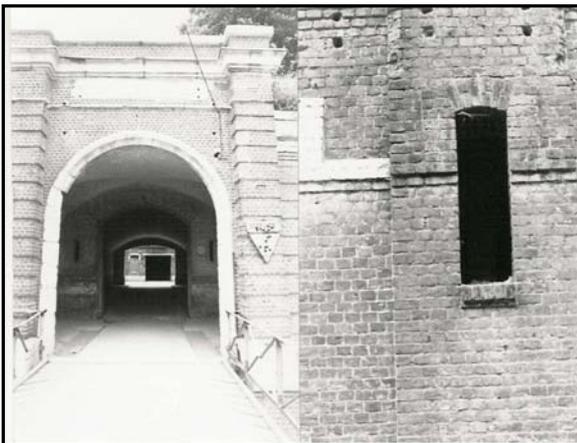


Ce week-end des 15 et 16 septembre 2012, l'Association a reçu plus de 300 visiteurs à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine. Ceux-ci ont eu à répondre à un questionnaire humoristique qui les a bien amusés.

Fidèle à cette manifestation, depuis 2004, l'Association a de nouveau rencontré des « anciens » heureux de conter leurs souvenirs de jeunesse.



Le fort avant sa rénovation par
l'architecte Gérard David en 1984



Entrée du fort avec le pont basculant



*Sur la cour centrale donnaient les logements
des hommes de troupe.*



*Cour nord : actuellement local des jardiniers,
l'ouverture à gauche est maintenant fermée par une
porte métallique.*

*Association Historique de Mons-en-Barœul
Photos Annie Beaurenaud, Freddy Pourcel,
archives municipales de Mons-en-Barœul*

* correspondance :

Association Historique de Mons-en-Barœul-Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 MONS-EN-BARŒUL ; infos@histo-mons.fr ; www.histo-mons.fr

* Responsable de publication : Annie Beaurenaud - relecture par André Caudron, mise en page par Annie Delatte-Regolle

* ISSN 1968-9160

* permanence au local, le mercredi de 14h à 17h : cour sud du fort de Mons-en-Barœul, tél : 06.88.04.50.86